

JACQUES.

Mon bon ami Moutier, laissez-moi embrasser mon pauvre papa avant qu'il soit mort tout à fait, je vous en prie, je vous en supplie ; tante Elfy ne veut pas.

Moutier tourna la tête et vit le pauvre Jacques à demi agenouillé, les mains jointes, le regard suppliant, le visage baigné de larmes.

MOUTIER.

Viens, mon pauvre enfant, embrasse ton papa et ne t'effraye pas ; il n'est pas mort, et dans quelques instants il t'embrassera lui-même, et te serrera dans ses bras.»

Jacques remercia du regard son ami Moutier et se jeta sur son père qu'il embrassa à plusieurs reprises. Dérigny, au contact de son enfant, commença à reprendre connaissance ; il ouvrit les yeux, aperçut Jacques et fit un effort pour se relever et le serrer contre son cœur. Moutier le soutint, et l'heureux père put à son aise couvrir de baisers ses enfants perdus et tant regrettés.

Après les premiers moments de ravissement, Dérigny parut confus d'avoir excité l'attention générale ; il se remit sur ses pieds, et, quoique tremblant encore, il se dirigea vers la maison, tenant ses enfants par la main. Arrivé dans la salle, suivi du général, de Moutier et des deux sœurs, il se laissa aller sur une chaise, regarda avec tendresse et attendrissement Jacques et Paul qu'il tenait dans chacun de ses bras, et, après les avoir encore embrassés à plusieurs reprises :

« Excusez-moi, mon général, dit-il ; veuillez m'excuser, Mesdames ; j'ai été si saisi, si heureux de retrouver ces pauvres chers enfants que j'ai tant cherchés, tant pleurés, que je me suis laissé aller à m'évanouir comme une femelle. Chers, chers enfants, comment se fait-il que je vous retrouve ici, avec une maman, une tante, un bon ami ? (Dérigny sourit en disant ces mots et jeta un regard reconnaissant sur les deux sœurs et sur Moutier.)

JACQUES.

Deux bons amis, papa, deux. Le bon général est aussi un bon ami : »

Dérigny tressaillit en s'entendant appeler *papa* par son enfant.

DÉRIGNY, l'embrassant.

Tu avais la même la même voix quand

tu étais petit, mon Jacquot ; tu disais *papa* de même.

« Mon bon ami, dit le général avec émotion, je suis content de vous voir si heureux.

Dérigny se leva et porta la main à son front pour faire le salut militaire.

DÉRIGNY.

Grand merci, mon général ! Mais comment se fait-il que mes enfants se trouvent ici à plus de vingt lieues de l'endroit où je les avais laissés ?

MADAME BLIDOT.

C'est le bon Dieu et Moutier qui nous les ont amenés, mon cher Monsieur.

JACQUES.

Et aussi la sainte Vierge, papa, puisque je l'avais priée comme ma pauvre maman me l'avait recommandé.

DÉRIGNY.

Mon bon Jacquot ! Te souviens-tu encore de ta pauvre maman ?

JACQUES.

Très-bien, papa, mais pas beaucoup de sa figure ; je sais seulement qu'elle était pâle, si pâle que j'avais quelquefois peur.

Dérigny l'embrassa pour toute réponse et soupira profondément.

JACQUES.

Vous êtes encore triste, papa ? et pourtant vous nous avez retrouvés Paul et moi !

DÉRIGNY.

Je pense à votre pauvre maman, cher enfant ; c'est elle qui vous a protégés près du bon Dieu et de la sainte Vierge et qui vous a amenés ici. Mon bon Moutier, comment avez-vous connu mes enfants ?

MOUTIER.

Je vous raconterai ça quand nous aurons diné, mon ami, et quand les enfants seront couchés. Ils savent cela, eux ; il est inutile qu'ils me l'entendent raconter.

LE GÉNÉRAL.

Et vous, mon cher, comment se fait-il que vous ayez perdu vos enfants, que vous ayez fait la campagne de Crimée, que vous n'avez pas retrouvé ces enfants au retour ? Vous n'avez donc ni père, ni mère, ni personne